

trop longtemps au repos pour ne pas se lancer avidement à la poursuite d'une nouvelle chimère.

—Après tout, dit-il, les tentatives les plus hasardeuses sont, en certains cas, les plus raisonnables. On en voit qui réussissent au delà de tout espoir. Il faut bien que quelque chose me sauve!

Cette dernière phrase résumait toute sa nature, un moment abattue, et qui se réveillait. Il commençait à ne plus douter de ce salut obligatoire, à se persuader qu'il ne pouvait succomber, lui, où succomberaient les autres, il reprenait avec sa vivacité ordinaire :

—Je ne risque toujours rien en écrivant à Eleanor.

Il se dirigeait vers son bureau.

Osmïn l'arrêta.

—Non, dans un cas pareil, quand il s'agit d'une affaire de vie ou de mort, on n'écrit pas aux gens.

—Alors ?...

—On va les trouver, conclut Osmïn. Certaines choses ne font d'impression que dites de vive voix.

M. d'Avron baissa la tête d'un air accablé.

—Sais-je seulement quel accueil elle me ferait? elle serait capable, en me revoyant, d'entrer dans une de ces fureurs noires dont je me souviens... et de me mettre à la porte sans même vouloir m'écouter, avoua-t-il piteusement. Je ne me sens pas le courage d'aller encore audevant de cette avanie.

La perspective d'affronter sa terrible belle-sœur le refroidissait singulièrement.

—Et puis, ajouta-t-il cherchant des raisons plus sérieuses, je ne puis m'éloigner en ce moment, abandonner toutes mes affaires, perdre, sans résultat probable, des jours précieux, risquer, par mon absence, d'alarmer l'opinion, d'accélérer peut-être la marche des choses.

—C'est vrai, dit Osmïn.

—Mieux vaut donc une lettre...

—A laquelle on ne répondra pas, acheva l'avoué.

Ils retombèrent dans un silence découragé.

Alors Simone, qui jusqu'à ce moment s'était bornée à écouter, prit la parole :

—Vous avez raison tous deux, dit-elle tranquillement. Il faut que quelqu'un aille en Angleterre, et il ne faut pas que ce quelqu'un soit papa. Ce sera donc moi !...

—Poi !... répéta Mme d'Avron abasourdie. Et que pourrais-tu faire, ma pauvre chérie ?

—Dire tout ce que j'ai dans le cœur pour vous, maman, pour papa, pour les petits, et obtenir le secours de ma tante.

Ses yeux brillèrent, et le pli énergique de sa lèvre rouge se marqua d'avantage.

Simone s'était levée. Elle ne s'exaltait nullement, ne cherchait pas à s'illusionner, mais elle avait la confiance naturelle à la jeunesse ; elle se sentait forte de son affection, de son dévouement, et c'était pour elle un besoin que d'en donner des preuves, une consolation que de ne pas rester inactive en face du désastre qui menaçait les siens.

Sa décision calme impressionna M. d'Avron, aisément séduit par toute proposition nouvelle :

—Il y a peut-être là une idée, dit-il en se tournant vers Osmïn.

—La seule que nous ayons encore eue, prononça celui-ci.

—Je ne consentirai jamais à cela, reprit la pauvre mère qui s'effarait. Laisser partir cette pauvre petite !... J'aimerais mieux aller là-bas moi-même !

—Rien que la traversée vous tuerait, ma pauvre amie, fit observer M. d'Avron,

Elle n'osa pas affirmer le contraire, et, se remettant à pleurer :

—Je ne veux pas envoyer ma fille auprès de cette méchante femme qui la recevra mal !

—Qu'importe si j'obtiens ce que je demande ? reprit Simone.

—Et puis, pourquoi la recevrait-on mal ? reprit M. d'Avron d'un ton encourageant. On peut en vouloir à un homme, mais on n'a pas le cœur de s'en prendre à une enfant pareille.

Il couvrait Simone d'un regard plein d'orgueil. Les traits de la jeune fille s'étaient animés.

Plus on discutait son projet, plus elle le trouvait raisonnable. Avec sa promptitude d'esprit, elle en venait déjà aux détails.

—Je dirai ceci, je dirai cela. Je n'aurai pas peur. Rien ne me rebatera. Laissez-moi partir, je vous en prie, ou sinon, toute ma vie j'aurai le regret de ne pas avoir fait ce qui était en mon pouvoir.

—Une jeune fille de ton âge ne s'en va pas ainsi toute seule, répétait Mme d'Avron, luttant de son mieux.

—Je me ferai accompagner par la femme de chambre.

—Il n'y a rien d'inconvenant à ce qu'une jeune fille aille voir sa tante, déclara M. d'Avron, de plus en plus gagné. Car, malgré tout, Eleanor est sa propre tante ! Il est même fâcheux que nous n'ayons pas songé plus tôt à ce rapprochement.

Il repartait à fond de train vers le beau pays du rêve... et, du

point où il les considérait maintenant, les choses se modifiaient une à une.

—Les années et les malheurs changent bien les caractères, disait-il. Moi-même, autrefois, j'étais plus difficile, plus irritable qu'aujourd'hui, et, je dois le reconnaître, tous les torts n'ont pas été du côté d'Eleanor. Si elle me détestait, c'est que je ne pouvais pas non plus la souffrir. J'étais peut-être injuste à son égard. Il est des femmes insupportables qui ont de très grandes qualités. Qui sait si elle ne sera pas heureuse de voir cette enfant, si elle ne finira pas par s'attacher à elle ?

Il entrevoyait déjà non seulement le succès prochain, assuré, mais encore, en perspective, le lointain héritage.

On le laissait se repaître de cette suprême espérance comme on laisse un malade désespéré absorber l'aliment qui lui plaît. A le voir si confiant, Mme d'Avron finissait par sécher ses larmes.

Ils paraissaient tous les deux à peu près calmés, quand Simone, regardant la pendule, rappela qu'il était l'heure du dîner.

Mme d'Avron protesta.

Elle était encore de l'école où les infortunes ne sont point sans manifestations extérieures, où, le jour de sa ruine, on ne peut se passer déceintement d'une crise de nerfs, de quelques pâmoisons, d'un alitement subit. L'idée de se mettre à table bouleversait profondément ses notions des convenances.

Mais Simone insista :

—Il faut dîner, à cause des domestiques. Et puis après, nous allumerons l'arbre, à cause des enfants.

Elle relevait la tête fièrement, bien décidée à porter son fardeau sans en laisser soupçonner le poids. Comme on passait à la salle à manger, Osmïn s'approcha d'elle :

—Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

—Vous n'êtes pas facile à deviner, monsieur Osmïn.

—Eh bien ? si vous continuez ainsi, sans tenir compte de vos répugnances, de vos efforts et de vos peines, je commence à vous croire capable de réussir.

### III

Tout d'abord, Simone n'avait considéré que les grands côtés de son entreprise.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que, déjà, surgissaient mille petits obstacles, mille petits désagréments imprévus.

La première question agitée fut le choix de la personne qui accompagnerait Simone. Associer une femme de chambre aux péripéties de ce voyage était désagréable ; recourir à une amie, plus désagréable encore. La jeune fille se souvint qu'au Sacré-Cœur, où elle avait été élevée, on se chargeait souvent de mener des pensionnaires étrangères passer les vacances dans leur famille, et comme les vacances du jour de l'an approchaient, le matin de Noël, en sortant de la messe, elle alla demander au couvent si on n'aurait pas une occasion pour l'Angleterre.

Précisément il s'en trouvait une, excellente. La maîtresse d'anglais du pensionnat, vieille miss de la plus haute respectabilité, devait conduire deux jeunes filles à York et les ramener au bout d'une semaine.

—C'est juste le temps qu'il te faut ! s'écria M. d'Avron transporté. Et, justement, ta tante habite le Yorkshire !

Puis, Simone objectant que le départ était fixé au lendemain même :

—Parfait ! Plus tôt tu partiras, plus tôt tu seras revenue... et nous n'avons guère de jours à perdre !

En faisant allusion à l'échéance fatale, il ne montrait plus son air désolé de la veille. Une nuit avait suffi pour que, dans son cerveau bien préparé, la fragile semence d'espoir germât, grandit, passât peu à peu à l'état de quasi-certitude.

—Je sens que Simone réussira ! répétait-il à Mme d'Avron, d'un ton prophétique, tant et si bien que la pauvre femme finissait par le croire encore, par se laisser aisément persuader que tout devait fléchir devant leur fille, si charmante, si intelligente, si supérieure à toutes les autres filles.

Cependant, au dernier moment, une révolte la prit.

Le départ s'était organisé avec une rapidité si vertigineuse qu'on avait eu à peine le temps de réfléchir, de se tourmenter... et quand, par cette froide matinée de la fin de décembre, Mme d'Avron, encore couchée, vit debout près d'elle Simone en tenue de voyage, alors seulement son sacrifice lui apparut entier, positif.

—Non ! s'écria-t-elle au milieu de ses larmes, je ne peux pas me résigner à la laisser partir !

—Ne dirait-on pas que nous l'envoyons aux Grandes Indes ? reprit M. d'Avron qui achevait de s'habiller pour mener sa fille à la gare. Vous la reverrez avant une semaine !

—Mais d'ici là, que lui arrivera-t-il ? gémit la pauvre mère, égarée par sa douleur. Le bateau peut chavirer, le train dérailler... et tout ce qu'on ne prévoit pas !... Jamais je ne me suis séparée de